

LES DEUX ÉPOQUES.

—Sais-tu bien, citoyenne Gouju, qu'on ne fait pas attendre ainsi un président de section ? Voilà une heure au moins que je te demande mon déjeuner ; pendant le tems que tu me fais perdre, la patrie a peut-être couru le plus grand danger, et je n'étais pas là pour la sauver, comme cela m'est arrivé plus de vingt fois.

—Dain, citoyen-président, c'est que mes pauvres jambes ne vont plus comme il y a quelques années ; je ne suis plus jeune, et, par conséquent, plus ingambe.

—Les anciens spartiates, nos maîtres en fait de république, reprit le président, rendirent une sage loi lorsqu'ils décidèrent qu'il fallait tuer tous les vieillards qui ne pouvaient être utiles : dans l'intérêt de la république, on devrait remettre cette loi en vigueur ; j'en parlerai à Robespierre.

—Merci ! citoyen-président ; mais je ne trouve pas cette loi si pressée, et les Spartiates étaient de vrais dénaturés.

—Tu ne t'y connais pas, citoyenne : tout ce qui n'est plus utile à la république lui est nuisible, et elle doit s'en débarrasser ; c'est le système de Robespierre, et je suis de son avis. Voilà une côtelette qui est trop cuite, et du café qui est froid. Citoyenne Gouju, j'en reviens à mon dire : les vieillards sont du superflu dans une nation régénérée.

—Si l'on rétablissait cette loi-là, m'est avis, citoyen, que tu n'aurais pas bien longtemps à vivre. Mais pourquoi ne prends-tu pas pour te servir, une demoiselle plus jeune que moi ? j'ai déjà assez à faire comme portière de la maison ; je ne puis pas être à tout.

—Oublies-tu donc, citoyenne, que la république a proclamé l'égalité, qu'elle a aboli la servitude ? Donne de la liqueur ! Ce n'est pas moi, un de ses plus chauds partisans qui rétablirait cette méthode aristocratique dont profitaient les ci-devant nobles, qui n'étaient que des fainéants. Cependant, comme je dois tout mon tems à la défense de la patrie, si je trouvais quelqu'un qui voulût se charger du soin de mon ménage, je lui offrirais en échange une amitié fraternelle et quelques assignats par mois.

—Je connais précisément, citoyen, quelqu'un qui te conviendrait bien ; c'est une jeunesse de mon pays : elle est alerte, laborieuse, active, pleine de bonne volonté. Tous ses parens sont sous les drapeaux de la république, et elle sera enchantée de servir un patriote tel que toi.

—Eh bien ! amène-la-moi, citoyenne Gouju, et je verrai si ce que tu dis est vrai. Je vais à la section, pendant ce tems-là, fais mon ménage ; je vais veiller au salut de la république.

Cela dit, le citoyen-président mit sa carmagnole et son bonnet rouge, et partit en chantant : *Ah ! ça ira, ça ira*, etc., romance fort en vogue alors.—Ce que je fais là est bien hasardé, se dit la citoyenne Gouju, remettant en place ce qui avait servi au déjeuner, mais il n'y a pas d'autre moyen : à la grâce de Dieu !

Le citoyen-président était un brave homme qui, après avoir amassé une petite fortune dans son commerce de bas de coton, s'était fait patriote plutôt par peur que par méchanceté. Il allait au comité du salut public avec la même exactitude qu'il avait été à l'église en d'autre tems, et criait : Vive Robespierre ! d'une voix aussi ferme qu'il avait crié : Vive le roi ! En un mot, c'était un trembleur.

La citoyenne Gouju était tout simplement la portière de la maison qu'habitait le citoyen-président, et faisait son ménage. C'était une femme d'un certain âge, qui avait été longtemps au service de la famille du comte de Blangy.

Le lendemain, de bonne heure, elle introduisait dans la maison une jeune fille de seize à dix-huit ans au plus ; elle portait un caraco en siamoise rayée et un jupon pareil ; elle avait des bas bleus et des gros souliers, qui, tout informes qu'ils étaient, laissant deviner de jolis petits pieds bien délicats. Sa belle tête était couverte d'un bonnet rond, sur lequel on voyait attaché une énorme cocarde tricolore. Elle avait de grands yeux noirs, et sa taille, fine et bien prise, avait plus d'une fois dans le trajet, attiré l'attention des sans-culottes, qui parcouraient les rues le bonnet rouge sur l'oreille.

A leur arrivée chez le citoyen-président, elles le trouvèrent qui lisait le *Père Duchêne*, journal très en vogue à cette époque.

—Citoyen, dit la mère Gouju, voici la jeunesse dont je t'ai parlé hier.—Ah ! ah ! c'est bon ; fais-la approcher. Peste ! mais elle est très-bien, cette jeune citoyenne ; comment t'appelle-t-elle, mon enfant ?—Catherine, dit la jeune fille en rougissant.—Catherine ! je crois qu'il y a une tyranne de ce nom sur le trône de Russie ; il est impossible que tu gardes ce nom aristocratique ; n'en as-tu pas un autre ?—Marie.—C'est le nom d'une ex-sainte, et tu dois savoir, citoyenne, que, dans le calendrier républicain, on a remplacé les

noms de tous les ci-devant saints par ceux de plantes et légumes utiles, ce qui est bien mieux.—Ne vas-tu pas nommer cette jolie enfant laitue, groseille ou carotte ! dit la mère Gouju indignée.

—Il faut se conformer aux ordres de la république. Voyons, quel nom lui donnerons-nous ?—M'est avis, citoyen-président, que le nom de Rose lui irait assez bien.—Citoyenne Gouju, la rose a la prétention d'être la reine des fleurs, cela sent l'aristocratie un diable ; il me vient une idée : appelons-la Jacinthe. Ah ça ! citoyen-président, voyons, que sais-tu faire ?—Peu de chose, Monsieur.

—Monsieur !—tu ne sais donc pas que la république a aboli tous ces titres fastueux ? appelle moi simplement citoyen-président. Tu sais bien faire un peu de cuisine ?—Oui, citoyen-président, répondit la jeune fille, qui s'aperçut que la mère Gouju lui faisait de la tête si-gne de répondre affirmativement.—Je ne suis pas difficile : les Spartiates, nos maîtres et nos modèles, ne mangeaient que du brouet noir : pourquoi faut-il que la recette en ait été perdue ? Mais tu ne connais pas cela, toi, jeune fille : il faudra donc s'en passer ; n'importe ! n'oublie pas que c'est aujourd'hui que commencent les repas civiques ; tu mettras le couvert devant la porte de la rue.—Citoyen-président, dit la mère Gouju, où donc que vous logerez cette jeunesse ? Si nous la mettions dans la mansarde du cinquième ?—Ce que tu dis là est fort judicieux, citoyenne Gouju, et j'y adhère, elle habitera la mansarde du cinquième.

Quelques heures plus tard, le citoyen-président, en se rendant à sa section, rencontra, dans son escalier, la mère Gouju conduisant un vieillard qui portait un petit paquet. « Quel est ce citoyen ? demanda-t-il.—C'est le commissionnaire qui apporte les effets de la citoyenne Jacinthe.—Fort bien, fais-le monter. »

Personne ne vit sortir le commissionnaire ; mais, comme cela ne regardait que la citoyenne Gouju, on ne le remarqua pas. Jacinthe mettait on le zèle possible à contenter le citoyen-président, qui aimait assez ses aises ; et comme il ne manquait de rien, n'avait jamais à se plaindre, il ne s'apercevait pas que sa jeune domestique passait dans sa mansarde tout le tems qu'elle n'employait pas à son service.

Tout allait donc au mieux ; lorsqu'un jour le citoyen-président annonça à sa servante que l'on devait célébrer le lendemain la fête de l'Être-Suprême ; car on avait imaginé de détrôner Dieu et de reconnaître, par faveur sans doute, l'Être-Suprême, auquel on donna une fête théâtrale ; le citoyen-président voulut y participer en donnant un splendide banquet. Grâce à la mère Gouju, Jacinthe parvint à préparer un dîner dans lequel ne figurait pas le fameux brouet noir de Sparte, mais où l'on remarquait des pièces de résistance ; sans beaucoup plus de goût des convives, qui étaient tous membres influens de la section dont l'amphytrion était le président.

La pauvre Jacinthe eut plus d'une fois à rougir des propos libres, des expressions grossières de ces hommes dont le langage était si bien en harmonie avec les actions.—Elle se hâta de servir et de se retirer pour se soustraire aux compliments insolens qui lui étaient adressés ; mais son émoi n devint visible lorsque, la conversation changeant de sujet, on vint à parler de nouvelles mesures à prendre contre quelques nobles qui étaient rentrés en France. Un nom surtout fit pâlir la pauvre jeune fille. « Je sais, s'écria un des plus bavards des convives, je sais que le ci-devant comte de Blangy est revenu, il faut que je le découvre. N'a-t-il pas un fils aux armées ? reprit le citoyen-président.—Si cela est, tant pis : on devrait fusiller tous ces aristocrates qui font semblant de servir la patrie, et qui ne vont aux armées que pour gruger le pauvre soldat.—Vous êtes bien sévère, citoyen Brutus.—Et vous bien faible, citoyen-président ; celui dont je m'honore de porter le nom n'a pas craint de sacrifier ses deux fils au salut de la république, et moi je ne mangerai personne.—Il me semble pourtant qu'on disait du bien de ce ci-devant Blangy.—C'est un aristocrate, et la patrie ne sera heureuse que quand ils seront tous exterminés ; quant à moi, je voudrais tenir le dernier, et je déclarerai demain à la section que je sais que le ci-devant comte de Blangy est dans le quartier, et je demanderai qu'on ordonne des visites domiciliaires afin de mettre la main dessus. »

En entendant ces paroles cruelles, Jacinthe, pâle et immobile comme une statue, sentit son cœur défaillir ; la bonne madame Gouju, qui paraissait à servir à table, s'aperçut de son état, l'emmena et lui dit tout bas : « Contenez-vous, ou tout est perdu !—Oh ! les monstres ! dit Jacinthe en couvrant de ses deux mains sa figure qu'inondaient deux ruisseaux de larmes.—Du courage ! Dieu ne nous abandonnera pas ; mais si vous laissez paraître la moindre émotion, vous éveilleriez les soupçons de ces tigres, et vous, moi et tant d'autres, paieraient de leur tête cet instant de faiblesse ! »

Jacinthe fit bonne contenance, et rien, jusqu'au départ des con-